DE LA DYSENTERIE, N° 321.

Et des effets du Mercure, comme remède dans cette maladie, particulièrement dans les climats chauds ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 décembre 1815, conformément à l'article XI de la loi du 19 ventose an XI, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR THOMAS THOMSON,

Député inspecteur des hôpitaux militaires de Sa Majesté Britannique.

Nullum affectum tantis difficultatibus implicitum invenio, præsertim in ejus curatione.

HEREDIA, de la Dysenterie.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n. 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER, *Examinateur.*
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL.
M. DES GENETTES.
M DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Président.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER JAMES M'GRIGOR,

Docteur-Médecin ; Directeur général du service médical de l'armée de Sa Majesté britannique, etc., etc., etc.

MONSIEUR,

Si cet ouvrage renferme quelques vues utiles et applicables à la conservation de la santé des gens de guerre, elles ont besoin de votre appui, et l'obtiendront, j'espère, du zèle éclairé et de la sollicitude constante avec lesquels vous ne cessez de veiller à la bonne direction du service médical des armées.

Quel que soit, du reste, le mérite de mon travail, il m'aura fourni l'occasion de vous offrir un témoignage public d'une parfaite estime et d'un attachement inviolable.

T. THOMSON.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/deladysenterie0010vari

DE LA DYSENTERIE,

Et des effets du Mercure, comme remède dans cette maladie, particulièrement dans les climats chauds.

Il paraîtra peut-être nécessaire d'invoquer l'indulgence lorsque je choisis pour sujet d'une thèse le nouveau mode de traitement d'une maladie qui, depuis tant de siècles, a fixé l'attention et exercé la plume des hommes les plus éminens dans l'art de guérir.

Un auteur récent et d'un grand mérite, le docteur *Mosely*, dans son ouvrage sur les maladies climatériques des tropiques, observe, en parlant de la dysenterie, que les efforts des médecins qui ont écrit sur cette maladie n'ont servi qu'à leur démontrer combien nos connaissances sont bornées, et combien il nous reste à apprendre pour la bien traiter : telle est la déclaration d'un homme des plus distingués dans sa profession, et qui a habité pendant plusieurs années sous les tropiques.

Les occasions que j'ai eues d'observer et de suivre cette maladie dans toutes ses variétés ont été nombreuses ; en Egypte, à Malte, à Gibraltar, en Irlande, et dans presque toutes les colonies des Indes occidentales, j'ai, ainsi que mes confrères, eu sujet de déplorer l'insuffisance des remèdes recommandés par les auteurs qui ont écrit sur cette maladie, et dont le nombre est si considérable, qu'un court extrait de chacun de leurs ouvrages formerait seul des volumes nombreux, lesquels, comme nous l'apprend le docteur *Mosely*, seraient plus curieux qu'utiles.

Il est trop vrai que les pages de l'histoire militaire font moins ré-

pandre de larmes, lorsqu'on lit les récits des batailles, que lorsqu'elles rendent compte du nombre des victimes de cette affreuse maladie.

Je ne donne point le mercure comme un spécifique dans le traitement de la dysenterie; je ne pense pas qu'il en existe, dans l'acception rigoureuse du mot : mais j'ose le recommander comme un moyen de traitement par lequel on peut obtenir la guérison de plusieurs dysenteries qui ne céderaient à aucun autre remède, et dont l'emploi prévient non-seulement les rechutes, mais encore arrête et guérit les suites affreuses de cette maladie.

Les nombreuses citations tirées des ouvrages des hommes éminens qui ont écrit sur les maladies des climats chauds me demanderaient trop de place, lors même que j'aurais ces divers auteurs sous la main; mais je crois qu'il suffit de citer les noms des docteurs *Saunders*, *Clarke* et *Rush* : il n'y a aucun fait de la science médicale dont je sois plus convaincu que de l'importance de celui dont fait mention le dernier auteur, que le mercure a le pouvoir de déplacer l'inflammation et l'ulcération des intestins. Je n'ai ni théorie ni hypothèse à défendre; je raconte comment ce remède est venu à ma connaissance, d'après les observations de plusieurs auteurs; je réclame seulement le mérite d'avoir porté une attention plus scrupuleuse et fait des observations plus particulières sur ses effets.

Les savans et judicieux Professeurs à qui j'ai l'honneur de m'adresser apprécieront combien il m'a été difficile d'écrire sur un sujet de science dans une langue étrangère. Je dois ajouter à cet embarras le désavantage de n'avoir pas eu mes livres près de moi, ainsi que les notes résultantes des observations que j'ai faites pendant que je me suis occupé de suivre les effets du remède que je recommande.

Une chose qui doit être évidente aux yeux du corps savant auquel j'ai l'honneur de m'adresser, c'est que rien ne serait plus facile que de faire un ouvrage beaucoup plus étendu sur une ma-

ladie qui a été le sujet de tant d'écrits divers ; je me suis par conséquent borné principalement à décrire les effets d'un remède dont j'ai eu si souvent les occasions de vérifier les succès, et au moyen duquel je crois fermement que plusieurs cas de cette maladie reçoivent une guérison que n'aurait pu opérer aucun autre remède.

Le nom de *dysenterie*, que l'on a donné à cette maladie, est parfaitement exact ; c'est véritablement un embarras dans les intestins (qui provient plus particulièrement dans les dernières périodes d'*obstructions*), dont le déplacement doit être le but du médecin. Il y a peu de maladies où l'art puisse être d'un secours plus efficace ; rarement la nature seule guérit, si on ne l'aide ; et lorsque cela arrive, la plupart du temps cette guérison est imparfaite. Il ne suffit point d'obtenir la guérison d'une maladie, il faut encore la traiter de manière qu'elle ne devienne point la source d'autres maux.

La justesse de cette observation ne peut recevoir une meilleure application que dans cette maladie ; dans aucune autre, la maxime, *venienti occurrite morbo*, ne mérite plus d'attention ; bien conduite, peu de cas, dans leur début, auraient une fatale issue. Les indications sont précises et les effets des remèdes sont apparens ; mais cette maladie fait des ravages dans les armées et sur mer, où les moyens de guérison ne sont pas toujours à notre disposition, et où souvent elle doit être traitée après être devenue déjà très-ancienne.

C'est principalement dans l'état chronique de la dysenterie qu'il est nécessaire d'avoir recours au mercure pour obtenir une guérison parfaite, et pour éviter les suites d'une maladie qui empoisonnerait la courte existence des malades, qui n'ont pas sujet de se réjouir des moyens que l'on aurait employés, en les sauvant de la dysenterie, pour les faire périr victimes de l'hydropisie. J'ai observé en Irlande que les dysenteries guéries par le mercure l'étaient plus radicalement que celles qui avaient été traitées par d'autres procédés. *Sydenham* dit qu'une dysenterie mal traitée ex-

pose le malade à d'autres affections pendant plusieurs années de suite ; mais il est nécessaire ici de donner connaissance des signes qui ont été reconnus, à l'ouverture d'une quantité considérable de corps, par des hommes du plus grand mérite, et qui en ont eu les meilleures occasions. Je regrette beaucoup de n'avoir pas sous la main ces auteurs, et de ne pouvoir donner en entier les notes du docteur *Jean Hunter*, qui a écrit sur les maladies de la Jamaïque. Cet auteur remarque que certaines dysenteries chroniques proz viennent du relâchement des intestins, ce qui n'est ni fréquent ni dangereux. Le même auteur affirme que, sur dix cas de dysenterie chronique, neuf ont leur origine dans des *obstructions*, ainsi que l'a prouvé l'ouverture des corps. Il dépeint de la manière suivante les signes morbifiques : comme des substances qui ressemblent à du fromage, des tubercules, des ulcères considérables, les glandes du mésentère élargies et obstruées. Le docteur *Crawley*, qui a examiné quantité de corps de soldats morts de dysenterie à la Jamaïque, a trouvé les tuniques des intestins entièrement tuberculées. Le docteur *Mosely* dit qu'au début de la maladie, les intestins sont dans un état d'inflammation, et que, dans des périodes plus avancées, l'on trouve les vaisseaux mésentériques et les glandes élargis et obstrués, les intestins épaissis, leurs tuniques tuméfiées, relâchées, excoriées, et marchant à l'état d'ulcération et de mortification. Je puis affirmer que rien n'est plus exact, d'après ma propre expérience, que les assertions des auteurs que je viens de citer : « ici l'anatomie tiré l'épée, et coupe en deux les nœuds qui entravent la physiologie ». Le docteur *Saunders*, en parlant du mercure dans sa préface, afin d'effacer l'idée que l'on pourrait avoir conçue qu'il avait des préjugés sur cet important moyen médical, dit : « Dans un cas où le foie a une disposition à devenir « squirrheux, le mercure est le seul remède sur lequel on peut « compter ; il en est de même dans d'autres affections, telles que « la diarrhée et la dysenterie. » Il regardait donc avec juste raison le mercure comme un moyen qui devait être très-efficace. Tous

ceux qui connaissent la manière de vivre du soldat ont acquis l'expérience que l'on rencontre fréquemment chez eux cet état du foie. Le docteur *Mosely* même dit que l'on ne doit pas s'attendre à trouver cette partie dans un état sain, chez ceux qui ont habité long-temps les climats chauds. *Cleghorne* dit, à la vérité, que, lorsque d'autres moyens n'avaient pas réussi, il administrait cinq ou six grains de calomel, ou un grain d'opium le soir, après avoir fait usage de demi-bains.

Huxham n'a eu qu'à se louer des bons effets du calomel lorsque le malade avait des vers, ce qui arrive très-rarement dans les cas de dysenterie. *Richter* même, tout en niant que la dysenterie prenait sa source dans l'acrimonie des affections bilieuses des intestins, avance qu'elle ne peut se guérir par les émétiques, et encore moins par les purgatifs ; il plaçait toute sa confiance dans l'antimoine et dans l'opium. *Richter* cependant, lorsque de fortes indications de purger se présentaient dès le début de la maladie, a fait l'expérience que le calomel opérait avec plus d'efficacité et de modération, et que, loin d'aggraver la douleur, fréquemment il la diminuait sensiblement. Tel serait l'effet de tout purgatif ; mais le calomel, ou autre préparation mercurielle, ne doit pas être préféré comme moyen purgatif : les sels neutres, dans leur état naturel ou combinés, sont préférables, et évacuent plus complètement. Le docteur *Wade*, qui a écrit sur les maladies des gens de mer, au Bengale, dit que toute maladie qui tire son origine du foie doit être traitée par le mercure et les laxatifs, de manière que, dans des cas d'obstruction où la connexion la plus éloignée avec cet organe existe, c'est au mercure que l'on doit avoir recours ; et le docteur *Dancer*, qui a traité le même sujet à la Jamaïque, veut que, dans l'état chronique, le mercure soit le meilleur remède à employer. Le docteur *Mosely* cite plus de cinquante auteurs, pris dans le nombre très-considérable de ceux qui, à partir d'*Hippocrate*, ont écrit sur la dysenterie, et dont aucun ne fait mention de mercure comme remède ; lui-même n'en fait pas mention. Cepen-

dant plusieurs médecins militaires de nos jours, aussi-bien que de la marine, ont été témoins de ses heureux effets. Dans les premiers temps que j'exerçais ma profession dans les Indes occidentales, j'en faisais usage seulement dans les cas chroniques, ou dans ceux qui en approchaient. J'obtins par degrés les plus grands avantages de ce mode de traitement, suivi dans l'état inflammatoire, c'est-à-dire lorsque le mal n'avait pas cédé aux moyens ordinaires de la saignée, des purgatifs, des sudorifiques, des bains, etc. J'ordonnais jusqu'à un ou deux gros d'onguent mercuriel, dont on frictionnait l'abdomen du malade, et faisais donner deux grains de calomel, avec un ou un demi-grain d'opium, deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce que la bouche en présentât l'effet. Dans très-peu de cas, on a recours au seul emploi de la friction avec cette substance.

Les effets du mercure, administré de cette manière, ont, dans tous les cas, procuré aux malades un soulagement presque immédiat; quelquefois avant, mais toujours lorsque la bouche était affectée, le sang disparaissait des selles, et on ne l'y voyait plus; les douleurs déchirantes (*tormina*) avaient cessé. Combiné avec le calomel, nous pouvons garantir le soulagement que procure l'opium. *Huxham* a observé que, dans la plupart des cas, les purgatifs amènent une trève que les opiates prolongent. Cette trève a coûté bien cher à plus d'un malade. Ce soulagement n'a été que temporaire : les symptômes ont reparu ensuite avec plus de violence. Il n'en est pas ainsi lorsque le calomel y est combiné; c'est un puissant auxiliaire, qui tend à hâter les effets de cette substance, parce que, dans ce cas ainsi que dans les autres, il est difficile que la constitution s'en ressente lorsque les selles sont très-fréquentes. Quiconque a traité un certain nombre de vénériens doit avoir remarqué la constipation habituelle qui accompagne un traitement mercuriel, notamment lorsque le malade est arrivé à l'état de salivation. On peut envisager cela comme un exemple de métastase, et comme propre à jeter du jour sur le *modus operandi*

dans la dysenterie ; car rien ne soulage plus efficacement l'irritation des glandes que les purgatifs : mais administrer, soit le mercure, soit l'opium, avant les évacuations, toujours nécessaires, au moyen des purgatifs, et souvent les saignées, lorsqu'elles sont indiquées par l'état du pouls, et plus spécialement encore par la douleur que l'on ressent lorsque l'on presse sur l'abdomen, ce serait commettre une erreur pareille à celle que l'on pourrait se reprocher si l'on appliquait un vésicatoire, dans un cas de pleurésie, avant d'avoir fait usage de la lancette ; mais, au moyen de cette précaution, le succès est aussi assuré dans l'un que dans l'autre cas, et personne n'aurait à en craindre les effets en l'ordonnant, et ne devrait, comme *Winslow*, se prosterner au pied de l'autel, lorsqu'il avait donné une once de manne.

La manière d'agir du mercure, dans les cas de dysenterie chronique, n'a pas besoin d'être prouvée par des argumens; tous ceux qu'on a faits par analogie lui sont favorables, et quelque spécieuse que puisse paraître celle-ci, dans plusieurs circonstances, l'expérience l'a confirmée dans cette manière de raisonner. Je conçois que, dans les premières périodes, les succès que l'on en obtient se manifestent par la métastase ou révulsion qui se porte à la bouche ; car c'était une opinion populaire, et reçue parmi les soldats entrés à l'hôpital avec cette maladie, qu'aussitôtque la bouche se trouvait affectée, les entrailles devaient être soulagées. Ceux-là seuls qui ont été les témoins des douleurs affreuses auxquelles les malades sont en proie, peuvent juger du degré de sollicitude avec lequel ils attendaient les heureux effets du mercure. Le docteur *Rush*, au sujet des métastases, dit qu'il paraîtrait qu'il existe un rapport entre un excitement morbifique au col de la vessie et le salut des parties vitales. Le docteur *Leiper* lui rendit compte qu'il avait guéri les pleurésies les plus dangereuses en produisant la strangurie avec les cantharides, après avoir employé sans succès les remèdes accoutumés.

Le même docteur *Rush*, dans son rapport sur la fièvre jaune, en 1794, dit : « Les bons effets que j'ai obtenus de la salivation,

en 1793, m'ont engagé à employer ce moyen dans tous les cas où l'affection ne cédait pas de suite à la saignée ou aux purgatifs ; j'ai été enchanté de ses effets toutes les fois que je l'ai employé ; car il attirait et concentrait à la bouche toutes les douleurs éparses dont le corps était atteint ; et il arrive très-rarement que le malade succombe lorsqu'il a été successivement saigné et purgé après un cours de salivation ; car la maladie artificielle occasionnée par le mercure suspend et détruit d'autres maladies dans toutes les parties du corps. Il n'appartient pas par conséquent aux avocats du *vis medicatrix naturæ* de représenter la salivation comme un remède antinaturel. » Les citations que l'on vient de lire donnent une description si exacte des effets du mercure dans la dysenterie, que je croirais, si j'avais trouvé les citations détachées, qu'il a voulu parler de cette maladie.

Les avantages que l'on retire de l'emploi immédiat du mercure sont ceux-ci : d'arrêter la maladie sur-le-champ, et d'éviter la grande débilité, suite de sa longue durée ; l'état de convalescence est borné généralement au temps nécessaire pour la guérison de la bouche. Nous guérissons une maladie et en occasionnons une autre ; car, ainsi que l'observe *Hunter*, deux actions morbides ne peuvent exister ensemble. Long-temps avant lui, *Hippocrate* avait consacré cette vérité dans l'aphorisme si souvent cité : « *Ambo partes non possunt dolere simul.* » Un foie malade a été regardé avec raison, dans plusieurs cas, comme une cause de la dysenterie ; et le docteur *Saunders*, dans ses excellens Traités, dit : « L'état squirrheux (dont nous venons de parler) a souvent une connexion intime avec plusieurs maladies, et est regardé, par des hommes qui ont beaucoup observé et acquis une grande expérience, comme une cause. C'est ainsi que dans l'Inde, où les fièvres et la dysenterie sont regardées comme maladies endémiques, on a trouvé, à la dissection, qu'elles étaient accompagnées des maladies du foie. Quelquefois toute cette partie a été trouvée dans un état squirrheux ; d'autres fois c'était des abcès ou des apparences ordinaires

d'hépatitis. C'est un fait certain ; quoique la relation qui subsiste entre ces parties puisse être un sujet de discussion et d'opinion. Il en suit que l'on conçoit que les élémens de la maladie prennent leur source ailleurs que dans l'acrimonie de ce que contiennent les intestins ; pour lors la nécessité d'employer d'autres remèdes pour attaquer ces élémens devient démontrée.

Réfléchissons sur ce que l'on rencontre lors d'une dissection : des tubercules, des matières qui ressemblent à du fromage, les tuniques des intestins excoriées et épaissies, des ulcères, et nous reconnaîtrons que des sudorifiques, des astringens, et même des purgatifs, ne suffisent pas pour guérir ces états morbides.

Attaquer de suite le système par le mercure, et par ce moyen faire avorter la maladie, c'est ce que la pratique indique. Les effets heureux de ce mode ont été abondamment prouvés depuis quelques années. Dans la plupart des cas, la maladie cesse lorsque la bouche est affectée; souvent avant. Maintenant, après les évacuations suffisantes, différer d'employer ce moyen, d'après l'idée que la nature a besoin de se débarrasser d'une matière morbifique, et regarder cette action morbide comme un effort salutaire, serait aussi absurde que d'envisager le tétanos de cette manière.

L'opinion de *Sydenham*, que la dysenterie est un «*febris introversa*», est de toute vérité ; et dans l'an 1807 j'en avais recueilli des preuves abondantes, lorsque, chirurgien en chef du vingt-cinquième régiment d'infanterie, je débarquai avec ce corps à Saint-Christophe : en peu de temps il se déclara une épidémie des plus violentes, à laquelle presque aucun habitant n'échappa ; cette épidémie se manifestait par la fièvre, par des catarrhes, des pneumonies inflammatoires ; quantité de nègres en périrent ; tandis que, dans notre régiment, fort d'environ sept cents hommes, aucune de ces maladie ne se manifesta. Les cas de dysenterie ou flux de sang furent cependant

très-nombreux ; à peine un individu parmi les nouveaux arrivés y échappa. Toutefois l'on peut établir, comme sujet de discussion, les causes par laquelle la maladie s'était portée, chez ces nouveaux venus, sur les intestins, où elle avait pris la forme de dysenterie. Quoique le but principal de cet écrit ait été de démontrer le traitement de la dysenterie par le mercure, cependant je ne puis résister au désir, avant de quitter ce sujet, de parler des autres moyens de guérison que l'on ne devrait jamais perdre de vue dans le traitement de cette maladie. Le premier consiste dans les purgatifs, parmi lesquels je range, comme devant être préférés, les sels neutres, seuls ou composés, avec une infusion de séné dissoute dans une grande quantité d'eau. Le sulfate de magnésie est peut-être un des meilleurs moyens ; et lorsqu'il est nécessaire d'employer des sels plus doux, les sulfates de soude, de tartrite de potasse, etc., peuvent être mis en usage, ainsi que l'huile de ricin (*palma christi*). Le soulagement que l'on en éprouve est étonnant, et l'on entend communément dire aux malades : Je me suis senti à mon aise aussi long-temps que la médecine faisait ses effets ; les douleurs ne sont revenues qu'après. Après un intervalle convenable, on renouvelle le purgatif, et il en résulte toujours un bon effet ; car personne n'en peut juger mieux que celui qui est atteint de la dysenterie, de la différence qu'il y a entre la douleur et les violens efforts que fait la nature, sans être aidée, pour se débarasser des matières âcres que contiennent les intestins, et le soulagement que procure un purgatif judicieusement administré. L'on a dit qu'il y avait dans la maladie une époque où les forces étaient trop abattues pour que l'on pût administrer des purgatifs, mais où il y a douleurs, ténesme et envies : je pense que l'on peut toujours avoir recours avec avantage aux purgatifs, en employant les précautions convenables dans le choix. Lorsqu'il règne une grande débilité, le danger qui résulte de la douleur constante et des anxiétés occasionnées par la présence des matières offensives excède de beaucoup celui que pou-

vait faire appréhender l'état de faiblesse que l'on supposerait être amené par l'emploi d'un purgatif, qui produit au contraire l'effet d'augmenter les forces ; car ce célèbre et correct écrivain, le docteur *Jean Hunter*, a vu que des hommes que l'on avait, avec beaucoup de peine, soutenus jusqu'à leurs chaises percées, s'en revenaient seuls sans être aidés.

L'application des bandages de flanelle sur l'abdomen est aussi un moyen auxiliaire d'une grande importance, non-seulement à cause de la chaleur qu'ils procurent, et l'effet qui en dérive à la surface, mais encore à cause de l'appui qu'ils procurent à l'abdomen, dont les muscles, ainsi que les intestins, sont dans un état de relâchement. Par conséquent, l'on doit apporter un grand soin à leur application comme aux membres œdématiés. Un des symptômes ordinaires qui manifestent cet état de relâchement, est un bruit pareil à celui qui a lieu dans les chloroses ; dans l'état sain, les cavités du corps sont remplies quelle que soit la quantité ou la nature de ce qu'elles renferment ; les parties se prêtent un soutien mutuel ; mais dans l'état de maladie, les fibres des muscles sont relâchées ; l'on pourrait peut-être supposer que cet état participe de la nature œdémateuse des gonflemens dans les autres parties du corps.

Après avoir eu l'honneur, Messieurs, dans ce faible essai, de mettre sous vos yeux l'exposé d'une pratique dont j'ai trouvé les effets si heureux, je prendrai la liberté de vous soumettre mon opinion sur quelques autres remèdes auxquels on n'a que trop souvent recours, et qui, à la vérité, ont reçu la sanction des noms les plus respectables dans les annales de la médecine. Cette partie de l'ouvrage du docteur *Mosely*, où il rend un compte sommaire du mode de traitement, et des remèdes employés par les meilleurs auteurs, a en grande partie atteint le but qu'il se proposait en l'écrivant. Les officiers de santé des armées et de la marine lui doivent

ce qu'ils n'ont pas été à même de rechercher, n'ayant pas d'autre bibliothèque à leur disposition. Il cite plus de cinquante auteurs dont aucun ne fait mention du mercure, comme remède à employer, et ajoute qu'il a omis de parler d'une infinité d'autres, mais dont aucun cependant n'a droit de prétendre d'être original. Mais qui peut faire l'examen des modes de traitement et de remèdes si variés et si opposés les uns aux autres, que, si nous admettons l'exactitude de ce que chaque auteur avance, nous pouvons avec toute vérité nous écrier *medicina est ars conjecturalis.* Car parmi tant de modes de traitemens annoncés comme ayant été couronnés de succès, combien de chances ne doit-on pas courir avant d'avoir rencontré le meilleur. En effet, nous ne pouvons concevoir que des différences dans les maladies régnantes comme épidémiques, puissent rendre compte de la différence dans les résultats. Quelques-uns de ces remèdes paraissaient si absurdes, que nous sommes étonnés que leur mention ait trouvé place dans des livres. Le jeune praticien trouve dans *Huxham* que la rhubarbe (rôtie, si elle vient des Indes) est le meilleur purgatif dans la dysenterie; il trouve ailleurs que rôtir la rhubarbe détruit ses qualités purgatives; et dans un autre il la voit condamnée *in toto*, comme dangereuse dans cette maladie. Si le petit-lait de *Sydenham* guérissait de la dysenterie en 1669, pourquoi ce moyen ne guérissait-il pas dans l'année suivante?

Les autres remèdes auxquels l'on a ordinairement eu recours pour guérir la dysenterie, sur lesquels je me propose de faire quelques observations, sont des sudorifiques et des astringens; il n'y a point de doute que l'emploi de ce premier moyen ne procure de grands avantages, et rien n'est plus avéré en médecine que les symptômes disparaissent lorsque l'on fait porter à la peau, et lorsque la maladie est récente et légère, et n'est point accompagnée d'affections organiques: mais ni les sudorifiques, ni les astringens ne guériront cette maladie, si elle est accompagnée de dérangemens

organiques. Bien au contraire, particulièrement en faisant usage de cette dernière classe de remèdes, je suis convaincu qu'il en est résulté des suites dangereuses, et, autant que ma propre expérience me l'a prouvé, j'ai rarement été témoin que les moyens aient été employés avec succès. Lorsque nous nous rappelons des signes morbides que l'on trouve à l'ouverture du cadavre, nous ne serons pas étonnés du peu de succès que l'on retire de l'emploi des astringens, et nous renoncerons à obtenir la guérison des ulcères, des tubercules et de l'épaississement de la tunique des intestins, de l'état vicié des glandes mésentériques, etc., par le moyen de ces remèdes.

HIPPOCRATIS APHORISMI

I.

Longo alvi profluvio detento, spontanea accedens vomitio, alvi profluvium solvit. *Sect.* 6, *aph.* 15.

II.

Intestinorum difficultate vexato, si veluti carunculæ dejiciantur, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 24.

III.

Duobus doloribus simul obortis vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 4.

IV.

Mutationes temporum maximè pariunt morbos, et in temporibus magnæ mutationes frigoris aut caloris, et reliqua juxta rationem hoc modo. *Ibid.*, *aph.* 1.

V.

Si à dysenteria occupato, veluti carnes subierint, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 26.